"DES VOIX DANS LA MAISON D'ORIENT"

Corine Miret - Stéphane Olry

Les spectateurs sont dehors, devant la porte d'entrée. L'hôte se présente devant la porte.

L'hôte :
"Après la fondation de Massalia par le navigateur grec Protis, cette dénivellation, adossée à l'opidum gaullois, devint le quartier des commerçants phéniciens et orientaux. Sous vos pieds, demeurent les fondations d'une riche maison juive où les vestiges d'une mosaïque présentant des thèmes tels que la baleine de Jonas laissent à penser que les propriétaires de cette maison se sont, vers le deuxième siècle après J.C, convertis au christianisme. De nombreux martyrologes attestent un séjour ici de Saint Irénée venant d'Anatolie pour se rendre à Lyon. La période mérovingienne verra la ruine de tout l'ensemble urbain alentour. Il nous faut attendre la période carolingienne pour retrouver les traces d'un enclos de bois qui servait à enfermer les esclaves francs achetés sur le marché de Verdun. Ces esclaves servaient de main-d'œuvre dans les chantiers des palais du calife Haroun Al Rachid à Bagdad. Au retour des croisades, les Templiers bâtirent ici une hôtellerie qui fut incendiée lors de la confiscation de leurs biens par Philippe Le Bel en 1312. Au XVII° siècle, les pères jésuites qui s'étaient donné à Marseille pour double mission d'encourager la dévotion aux reliques de Saint Lazare conservées à la cathédrale Major, et d'enseigner les langues orientales aux futurs missionaires, bâtirent ici un collège qui fut transformé en couvent au dix-huitième siècle. Ce couvent fut vendu comme bien national à la révolution et devint sous le Consulat une salle des ventes où étaient proposés des produits précieux importés du Levant : café d'Abyssinie, soiries d'Alep, oranges de Jaffa. Acheté par la Compagnie Générale Maritime durant le second empire ce bâtiment abrita les services d'avitaillement du Mariette Pacha et du Champolion qui assuraient la liaison maritime Marseille-Beyrouth-Alexandrie. Après le naufrage du Champolion en rade de Beyrouth en 1952 , la ligne fut mise en sommeil. Quelques années après, la maison était vendue. Elle connut de multiples vicissitudes, avant de devenir "La Maison d'Orient" que je vous invite à visiter."

Il ouvre la porte de La Maison d'Orient.
"Début du Sonorama de La Maison d'Orient au pied de l'escalier à votre gauche.
Attention à la porte. Attention à la marche."

Les spectateurs entrent dans la salle. L'hôte déchire leurs billets. Dans la salle sont installés des magnétophones qui diffusent des voix décrivant des objets ramenés d'Orient.

"Bienvenue dans la Maison d'Orient. Bienvenue dans la Maison d'Orient, Monsieur. Bienvenue dans la Maison d'Orient, mademoiselle. Ahlan wa sahlan. Bienvenue dans la Maison d'Orient etc."

Un temps durant lequel les spectateurs déambulent dans la salle. L'hôtesse éteint les magnétophones derrière les derniers spectateurs. l'hôte éteint le magnétophone se trouvant dans la dernière alcove.

"Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, je vous invite à découvrir à présent le diaporama de la Maison d'Orient. Suivez le guide, s'il vous plaît. Attention à la marche."

L'hôte appuie sur la commande d'un projecteur de diapositives. Projection d'une image de fresque.

"Fragment d'une fresque paléo-chrétienne retrouvée dans la synagogue de Dura-Europos, garnison romaine sur les bords de l'Euphrate. Je signale à l'attention de mon aimable auditoire que dans la "Vies des quarante Césars" se trouve le récit d'une chasse au guépard sur les bords de l'Euphrate à laquelle Philippe l'Arabe alors Préfet du Prétoire aurait convié l'Empereur Gordien III avant de l'assassiner. L'oncle de votre serviteur, lui-même fils du Consul de France à Alep pratiquait encore cette forme de chasse au guépard sur les bords de l'Euphrate. Monté sur son cheval, le chasseur porte son guépard sous son bras. Il galope ainsi dans le désert. Il ne lâche le guépard qu'au dernier instant afin que celui-ci se saisisse de la gazelle. Je dis toujours que la difficulté de la chasse au guépard sur les bords de l'Euphrate est de choisir l'instant où on lâche le guépard."

Autre diapositive. Le Saint Sépulcre.

"Le Saint Sépulcre de Jérusalem, où Sainte Hélène exhuma les vestiges de la Vraie Croix du Christ. Vous pouvez admirer ici un fragment de cette Vraie Croix du Christ rapporté par la tante de votre serviteur de la Ville Sainte. Merci de faire circuler. Merci de ne pas ouvrir le sachet. Merci de me le rendre. Je signale à l'attention de mon aimable auditoire que de nombreuses colombes nichent en ces Saint Lieux. Je dis toujours aux pèlerins qui partent pour la Terre Sainte : Prenez soin de ne pas stationner sous une de ces colonnes, de crainte de connaître l'infortune de votre serviteur sur la tête duquel une colombe s'oublia dans l'Ombilic du Monde."

Autre diapositive. Un temple à Baalbek.

"Le Festival de Baalbek était à l'origine la fête de patronage du personnel consulaire des Echelles du Levant. Je signale à l'attention de mon aimable auditoire que le grand-oncle de votre serviteur s'y produisit dans le Tartuffe de Molière qui fut donné au festival de 1928. Il fut applaudit dans le rôle de l'Exempt du Roi. Dans les pages 116 et 117 de "Les fous de Baalbek", M.

Gérard de Villiers donne une description très juste de l'Hôtel Palmyra, qui est le plus ancien et le plus bel hôtel de Baalbek. La page 13 de "Vengeance à Beyrouth" offre une description tout à fait exacte du barrage militaire qui se trouve au pied de l'hôtel où descend votre serviteur quand il se rend à Beyrouth. Je dis toujours aux gens qui me demandent quel guide emporter au Proche-Orient : Prenez le SAS. Il y en a un par ville. Ils sont tous très bien documentés. Personnellement avant de visiter une ville, je ne manque jamais de lire l'aventure de Son Altesse Sérenissime Malko dont elle est le théâtre."

Pas de diapositive

"Anecdote amusante : la famille de votre serviteur a rapporté en France 7365 diapositives des sites archéologiques du Levant: sur aucun de ces clichés ne figure un autochtone.

Soucieux de présenter aux visiteurs de La Maison d'Orient un témoignage de la vie quotidienne , votre serviteur a acheté un album photographique à un pillard qui vidait une maison à Nabatiyyé, Sud-Liban. Au dos de chacune de ces photographies sont griffonnés au crayon à papier quelques commentaires que je vous donne."

Autre diapositive.

"*Nabatiyyé. Maman, Tante et moi : Pour ne pas oublier d'où nous venons.*"

Autre diapositive.

"Un ami de Papa et moi, dans un jardin."

Autre diapositive.

"Papa, Maman et moi avant leur départ pour Abidjan."

Autre diapositive.

"Mon quatrième anniversaire."

Autre diapositive.

"Fadia, Hassan et moi."

Autre diapositive.

"Maman, Tante et les enfants, moi dans l'uniforme militaire acheté à Damas."

L'hôtesse :

Moitié pour elle-même, moitié pour le spectateur qui se tient à côté d'elle.

"... Nous avions une grande maison, avec un jardin, un potager, des arbres fruitiers. Il y avait des fleurs à chaque saison. Nous avions tout le personnel, ma chère madame : deux chauffeurs car nous avions des voitures anglaises dans le garage au fond du jardin, et deux jardiniers."

L'hôte :

Autre diapositive.

"Mon premier voyage à Abidjan. Hassan et moi dans l'usine de valise de Papa."

L'hôtesse :
"J'ai eu une enfance très heureuse. Nous allions tous les étés au bord de la mer. J'aimais beaucoup la mer, le club, les sorties. Nous nous baignions au Yacht Club. J'ai une photo de moi au bord de la mer: je ne vous la montre pas parce que j'étais toute décoiffée à cause du vent."

L'hôte :
Autre diapositive.
"Grand-mère, Grand-père (de retour de la Havane) et les enfants.

l'hôtesse :
"C'est au Yacht Club que j'ai rencontré mon mari. Il était capitaine au long cours, je vous prie. Maman est de la famille De Bané : c'est la noblesse de Damas. Son oncle avait du personnel avec des gants blancs, et toute l'aristocratie à sa table. Le grand monde. J'ai eu une éducation très stricte. Maman m'a mise au Collège de la Légion d'Honneur. C'est là que j'ai appris à broder, ma chère madame. C'était obligatoire, une heure d'ouvrage par jour, avec la lecture des évangiles. Là-bas, nous avions des maison françaises, mon cher monsieur. J'ai encore des boîtes pleines de DMC achetées là-bas...."

L'hôte :
Autre diapositive.
"Fadia danse à la fête de l'école."

L'hôtesse :
"...Maman m'a fait mon trousseau. Ce n'est pas tout le monde qui se fait un trousseau. C'est très onéreux. Nous avions un tailleur arménien. Maman lui a fait faire ma première robe de bal, en organza, je vous prie. Ce tailleur parlait sept langues. Nous, à la maison, nous parlions français; l'arabe c'était pour parler avec le personnel. Maman nous grondait quand nous parlions arabe entre nous. Maman me disait toujours : "Rose, si tu ne ne sais pas bien te tenir, tu ne pourras jamais épouser un ambassadeur". J'ai rencontré la fille de ce tailleur au Club, la dernière fois que je suis retournée. Elle a dansé un petit peu dans des comédies musicales égyptiennes. Ce n'était pas bien vu ma chère Madame, elle a arrêté pour se marier. Elle dansait la danse orientale, le cha-cha, le tango. Elle chantait aussi. Nous avions souvent des revue françaises qui se produisaient dans notre théâtre, des opérettes de Georges Guétari, ou alors des étudiants de Saint Joseph qui montaient des spectacles de fin d'année. Ils chantaient des chansons de Tino Rossi, Rina Ketty, Alibert."

L'hôte :
Autre diapositive.
"Papa et Maman de retour au Liban."

L'hôtesse :
"J'aimais beaucoup danser, mais mon mari ne savait pas. Il était plus âgé que moi. Pour mes fiançailles, il m'a offert une coupe en Lalique emplie de marrons glacés. Il m'a offert des fleurs aussi, et une bague; Je n'étais pas gourmande : en ce temps là, je ne pensais qu'à sortir et à m'amuser. Pour la photo de notre mariage, comme mon mari était un peu court, le photographe l'a relevé et il m'a abaissée."
L'hôte éteint le projecteur.
Il va chercher une valise contenant des liasses de billets.

L'hôtesse :
"Il portait son uniforme blanc. Il était commandant de bord, je vous prie. J'adorais mon mari. Mon seul malheur dans ma vie, c'est quand il est mort. Il était mon mari, mon papa, mon grand frère, tout à la fois."
L'hôte se coiffe d'un tarbouche.
"Il achetait tout ce que je voulais. Il était gourmand; mais moi, je ne savais pas cuisiner au début. Du tout. Du tout. Du tout. A vingt cinq ans quand je me suis mariée, j'avais horreur de faire la cuisine. Maman avait des cuisiniers. Nous avions le personnel, nous étions très gâtés.
L'hôte sort ses billets de banque et les dispose sur une valise.
"Alors mon mari a engagé un cuisinier et une femme de ménage. Le cuisinier a été un salaud. Il mangeait la moitié de ce que j'achetais. Moi, j'étais innocente, je ne me rendais compte de rien. Nous l'avons emmené au Liban, il nous en a fait voir trente-six étoiles. Alors, je l'ai renvoyé. Et, mon mari m'a suggéré une chose - voyez comme c'est intelligent-"

L'hôte :
"Si tu fais la cuisine, je te donne la paye du cuisinier."

L'hôtesse :
"J'ai retroussé mes manches comme une brave, et il m'a donné la paye du cuisinier. Avec l'argent, je me suis acheté des parfums (c'était Arpège de Lanvin à ce moment-là) et je faisais tout ce que je voulais. Au début, je brûlais parfois la cuisine; ensuite j'ai appris. Quand je ne savais pas, je téléphonais à Maman : "Comment tu fais ce plat, comment tu fais la moussaka?" Maintenant, ma moussaka, elle est bonne. Je la fais bien la moussaka."

L'hôte :
"Le cabinet de numismatique."

L'hôtesse :
"Vous épluchez les aubergines, vous les coupez en tranches rondes, vous les saupoudrez de sel, et vous les laissez un peu dans la passoire."

L'hôte :
Il montre une liasse de billets.
"Livres Libanaises d'avant la dévaluation."

L'hôtesse :
"La passoire va égoutter toute l'eau, parce que si vous laissez l'eau, l'aubergine va absorber beaucoup d'huile. Vous faites ça la veille pour le lendemain, comme ça, toute l'eau est tombée."

L'hôte :
Il montre un billet.
"Livre libanaise actuelle."

L'hôtesse :
"Alors, vous mettez de l'huile à chauffer. Vous faites cuire les aubergines comme les crêpes de chaque côté, et vous les posez sur un papier Sopalin : c'est très lourd l'huile, vous savez? Moi je la digère pas."

L'hôte :
Il montre un autre billet.
"Un dollar américain."

L'hôtesse :
"Quand c'est fini, vous faites revenir un steak haché avec un oignon coupé fin. Vous faites une rangée d'aubergines, une rangée de viande hachée; une rangée d'aubergines, une rangée de viande hachée. Et le tout nappé de sauce tomate. Vous faites rentrer au four. C'est tout."

L'hôte :
Il montre une pièce.
"Une piastre. Il est impossible de comprendre les arabes si on ne parle pas allemand."
Il montre une autre pièce.
"Le germaniste connaît le grœtchen, petite monnaie de l'empire austro-hongrois. En Orient, il devine que le 'aresh (la piastre) est ce même grœtchen dont le nom a été transformé au cours des siècles par les ottomans et les arabes."
Il montre deux autres pièces.

"L'hélléniste de même, décèle le drachme sous le dirham."
Il range ses billets dans sa valise

L'hôtesse :
"Nous avons fait notre voyage de noces en Italie, sur le Lac Majeur. Mon mari a beaucoup voyagé, ma chère Madame, il connaissait tout le monde au Proche-Orient. Je suis allée à Beyrouth, à Bagdad, à Qatar. Nous étions invités partout, à Damas, à Alep. Et puis nous faisions des excursions. Nous sommes allés à Palmyre. Vous connaissez l'hôtel Dandurin à Palmyre? Il donne juste en face des ruines. On peut boire le thé en regardant le coucher de soleil sur les colonnades. C'est très joli. L'hôtel était tenu par une originale. Une française. On disait que cette Madame Dandurin se promenait nue sous son manteau de fourrure au volant de sa Ford, et qu'elle allait voir les bédouins dans le désert. Tout Beyrouth allait à ses bals à Palmyre. On disait qu'elle était la seconde Zénobie. Elle voulait faire le pélerinage à la Mecque. Ce n'est autorisé qu'aux musulmans, vous savez? Elle s'est tellement toquée de cette idée qu'elle a épousé un bédouin je vous prie, pour partir en pélerinage avec lui. Le bédouin est mort brutalement durant le voyage, et elle a été découverte à la Mecque. Les Wahabites l'ont condamné à être enfermée dans un sac avec des rats et jetée dans un puit, voyez vous ça, ma chère madame. Un consul britannique a intercédé en sa faveur. Cette Madame Dandurin a fini ses jours à Tunis. Elle avait une sorte de boutre; on dit qu'un jour elle a pris la mer et qu'elle n'est jamais revenue. On disait aussi qu'elle travaillait pour le Deuxième Bureau."
L'hôtesse fait signe à l'hôte d'approcher; il dispose des drapeaux sur la carte étendue au sol.
" Quand la guerre a commencé, mon mari n'a pas voulu que je reste en ville. Alors je me suis embarquée sur le navire dont il avait le commandement. C'était un navire de croisière. C'est devenu ma maison. Il y avait un cinéma, il y avait même une chapelle pour faire la messe, mais nous n'avions pas de curé. Il y avait plusieurs salons, il y avait des pianos. Nous faisions chaque quinze jours, Beyrouth, Chypre, Istanbul, Naples, Alexandrie. Moi je regarde *La croisière s'amuse* à la télévision pour me rappeler. Mon mari, était le commandant. Alors, j'étais à table, à déjeuner avec les invités, ma chère Madame. Il fallait que je sois à sept heures au salon pour l'apéritif, après il y avait le dîner, puis le night-club. Il y avait une piscine. Je restais beaucoup au bord de la piscine. Avec la guerre, il y avait de moins en moins de passagers, nous avons fait les derniers voyages avec presque plus personne dans les premières classes. Le service était négligé. La piscine n'était plus nettoyée. Le navire rouillait. C'était très triste. La compagnie a été obligée de le vendre J'ai pleuré des larmes quand ils l'ont vendu. J'avais des souvenirs comme si c'était ma maison. Nous avons quitté le navire à Marseille."

L'hôte quitte la carte, pose un drapeau français dans son alcôve, puis s'allonge sur son matelas.

"C'était la première fois que je voyais Marseille. Les bâtiments de la Joliette étaient très sales. Alors, je disais : "Ce n'est pas possible. C'est comme ça Marseille?" Nous avions sur le bateau un acteur égyptien, et il y avait sur le quai Omar Sharif, je vous prie, qui était là pour l'accueillir. Lorsque nous sommes arrivés au vieux port j'ai enfin retrouvé Marseille tel que je l'imaginais, Marcel Pagnol, la chanson "Canebière". Je cherchais, je disais : "S'il vous plaît, mon cher monsieur, où se trouve la rue Canebière?". Nous voulions goûter la bouillabaisse. Toutes les choses dont nous avions entendu parler. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais retrouvé le restaurant où nous avons mangé le premier jour à midi. C'était un restaurant carrelé, tout blanc, d'une seule pièce. Quand je fais le tour sur la corniche jusqu'au David, mon cher Monsieur, c'est comme si j'étais encore à Beyrouth, c'est comme si j'étais encore à Alexandrie. C'est la même corniche, c'est la même vue. Istanbul, c'est différent parce que la mer n'a pas la même couleur. J'aime bien Istanbul, mais la mer y est noire. Comment peuvent-ils se baigner avec cette couleur? c'est bizarre. Nous, nous avons la couleur bleue. Et c'est ça que nous avons en commun, la couleur de la mer."

Elle chante.

"Si tu veux tout autour de la corniche
Tous les deux en tramway comme des riches
Nous nous croirons tu verras
Dans un sleeping tout le long de la Riviera

La la la ...

Si tu veux tout autour de la corniche
Tous les deux en tramway comme des riches
Nous trouverons au retour
Notre bonheur, notre jeunesse et notre amour"

Noir.

L'hôte :
Il se prépare du café.
L'appartement est vide. Il n'y a qu'un matelas par terre. Dehors, il fait nuit. La lumière du lampadaire de la rue éclaire la pièce. Je suis allongé sur le matelas. C'est mon matelas. C'est mon radeau. Ici je suis sans famille, sans ami, sans voisin.
J'avais une chaise. C'était ma chaise. Il y avait quatre chaises autour de la table de la cuisine. La chaise de mon père, la chaise de ma mère, la chaise de mon frère, et ma chaise. La chaise de mon père était souvent vide; la seconde s'est cassée; la troisième a été perdue dans le déménagement. Il restait une chaise. C'était ma chaise. Elle était en bois, avec du tissu rouge sale. Elle était branlante et je l'ai rafistolée. Je m'asseyais dessus et je sentais que c'était ma chaise.
L'appartement est vide. Je n'ai plus de chaise, plus de table, plus de sommier. Là-bas, j'avais fait une collection de ressorts de sommiers rouillés. Il y en a beaucoup sur les terrasses, en haut des maisons."
Camilia commece à chanter "atini nay" à cappela dans l'alcôve.
"Des ressorts rouillés de toutes sortes et de toutes tailles."
Camilia termine la première partie de la chanson et sort de l'alcôve.
"On dormait en pyjama. Ici, personne ne porte de pyjama. J'avais un pyjama en coton molletonné. J'aimais bien ce pyjama. Je l'ai gardé longtemps. Je ne le mettais plus. Il était devenu trop petit. Mais je le gardais quand même. C'était mon pyjama.
Quand je suis retourné là-bas, j'ai retrouvé mon quartier. J'ai retrouvé ma maison. J'ai poussé la porte de ma chambre. Tout était là. Rien n'avait bougé. C'était ma chambre. J'ai retrouvé les cartons où j'avais entassé ma collection de ressorts de sommiers rouillés. J'avais écrit mon nom dessus et : "C'est à moi. Ne le jettez pas". Je n'ai pas voulu me coucher dans mon lit. Je me suis allongé par terre, à côté; j'ai fermé les yeux, et aussitôt, je me suis endormi."
Il se lève . L'hôtesse danse en galabiyé. Camilia chante la deuxième partie de la chanson.
"Je faisais les courses avec mon père. Il y avait les tomates rondes, les tomates longues, les tomates vertes. Les tomates vertes pour les conserves avec du citron et du vinaigre. Il y avait les concombres, les petits comme le doigt, les grands tourbichonnés.
Je faisais les courses avec mon père. Là-bas, c'est les hommes qui font les courses. Dans la rue, les hommes parlent entre eux de leurs courses.
"Les aubergines? Tu les as achetées où?"
-"Je les ai achetées chez Untel. Il a eu un nouvel arrivage ce matin."
-"Alors, le goût?"
-"Alors, le goût était fin."

Là-bas, c'est les hommes qui font les courses. Là-bas, les femmes ne se mêlent pas des affaires des hommes. Les hommes ne se mêlent pas des affaires des femmes.
Ma mère, après le ménage, invitait les voisines à boire le café. Papoter. Lire dans le marc de café. S'aider à faire la cuisine. Equeuter les haricots. Je rentrais avec mon père, toute la maison sentait les haricots. Ma mère me disait
"Va porter une assiette à Telle, à Telle, à Telle qui m'ont aidé. Et puis, va au troisième chez les avocats : les pauvres, ils ont senti l'odeur des haricots. Il faut leur faire goûter. C'est péché si l'œil voit que la bouche ne goûte pas."
Il se rassoit . L'hôtesse cesse de danser. Camilia chante la troisième partie de la chanson.
"Le soir après l'école, je retrouvais mon père dans sa boutique. Mon père avait une boutique de broderie. Une cliente entrait. Elle décrivait le motif qu'elle voulait. Mon père prenait un papier d'emballage et dessinait.
-"Non, ce n'est pas tout à fait cela." disait la cliente.
Mon père retournait le papier et dessinait un autre motif.
-C'est ça?
Il proposait des dessins jusqu'à ce qu'elle soit d'accord. Il mettait une croix sur le dessin qui avait plu à la cliente et il jettait les autres. Mon père était respecté. Je l'accompagnais aux réunions du syndicat des brodeurs. Il y avait cinquante hommes, et quand mon père donnait une opinion sur la profession, personne ne contestait.
Souvent je me demande où je serais enterré. Ici? ou auprès de mon père, là-bas? "
Un temps.
L'hôtesse sort de l'alcôve, remonte sa galabiyé aux genoux.
"Vendredi... "

L'hôtesse :
"Je commence à écrire mon journal intime. Ça me brûle trop à l'intérieur."

L'hôte :
"Mardi."

L'hôtesse :
"Il m'a fait un clin d'œil quand on s'est croisé sur le chemin de l'école. Et moi, j'ai sourit."

L'hôte :
"Mercredi."

L'hôtesse :

"On s'est croisé à nouveau..."

L'hôte :
"Mardi."

L'hôtesse :
"Je le croise tous les jours"

L'hôte :
"Jeudi."

L'hôtesse :
"Je suis sortie tôt pour aller à l'école; il m'attendait sur le chemin. nous avons marché l'un derrière l'autre. Même en marchant lentement, le trajet m'a paru trop rapide."

L'hôte :
"Lundi."

L'hôtesse :
"Sur la route de l'école, je marche trois mètres devant lui, et il me parle.
Les filles sortent de l'école un quart d'heure avant les garçons; alors, nous avons toutes fait lentement le tour de l'école et sommes repassées devant la porte juste au moment où les garçons sortaient."

L'hôte :
"Mercredi."

L'hôtesse :
"Il m'a dépassée durant le trajet, et a laissé tomber une lettre. Je l'ai ramassée; personne n'a rien vu."
Camilia sort de l'alcôve; jeu de scène entre les deux filles.

L'hôte :
"Jeudi."

L'hôtesse :
"On dit qu'une fille avait eu un rendez-vous avec un garçon dans une orangeraie, et que ça s'est su."

Camilia :
"Ttttt....."

L'hôtesse :
"Alors, dans le village, c'était la honte et la critique."

Camilia :
"Maalesh..."

L'hôte :
"Dimanche."

L'hôtesse :
"A la rentrée prochaine, je serai au lycée. Je ne le verrai plus.

Camilia :
"Ya haram, ghero brero"

L'hôtesse :
"Btarefi ghero?"
Elles rient; l'hôtesse laisse retomber la galabiyé, Camilia se regarde dans un miroir imaginaire.
Moi, je voulais faire des choses."

Camilia :
"Comme quoi?"

L'hôtesse :

"Je voulais continuer mes études. Rencontrer des gens. Devenir guide touristique, hôtesse de l'air..."

Camilia :
"Pas mal!"

L'hôtesse :
"Ou travailler à la télévision."

Camilia :
"Ahssan!"

L'hôtesse :
"Mais qu'auraient dit les gens au village?."
Elles commencent à danser la macarena.
Mes parents m'ont quand même laissé continuer mes études en ville. J'étais à la Fac d'anglais."

Camilia :
" Alors?"

L'hôtesse :
"Je faisais le voyage chaque jour avec une amie pour rentrer à la maison. On descendait la route du village jusqu'à l'autostrade et là on faisait du stop."
Camilia et l'hôtesse continuent à danser.

L'hôte :
"Je me suis réveillé. Toute la famille était dans le salon. Je suis sorti de ma chambre. Je les ai salués. Mon oncle m'a dit :
"Il paraît que tu as raté l'avion?"
-"Oui."
Ils ont rit.
-"Comment tu as fait pour rater l'avion?"
Je leur ai expliqué : j'avais pris un vol Marseille-Paris. A Paris, j'avais deux heures pour la correspondance. Il y avait une grève. J'ai attendu mes bagages pendant plus d'une heure. Quand je me suis présenté à l'enregistrement, l'hôtesse m'a dit :
"C'est trop tard, Monsieur." Je lui ai dit:
"Ce n'est pas possible! Comment est ce que je vais faire moi?" Elle m'a dit :
"Ben je sais pas, moi".
J'ai téléphoné à la compagnie aérienne. J'ai demandé à ce qu'on bloque l'avion. On m'a dit que ce n'était pas possible. J'ai demandé quand était le prochain vol.
C'était le surlendemain. J'ai téléphoné à la maison. Il n'y avait plus personne. Ma mère, mes deux frères, avec mes deux belles-sœurs, ma petite sœur, ils étaient tous partis pour m'accueillir à l'aéroport."

L'hôtesse :
Un été, mon cousin est venu voir mes parents. Il leur a dit qu'il voulait m'épouser."
Elle va dans la boutique de chaussure et commence à essayer des chaussures.
"Il était impeccable pour ma famille : il est un peu militaire, il a une voiture de fonction, il possède deux maisons."

Camilia :
"Génial!"

L'hôtesse :
"Une au village, une à la ville. Pourquoi il ne m'a pas demandé directement à moi?"

Camilia :
En rejoignant l'hôtesse dans la boutique et en essayant aussi des chaussures.
"Ben il est con!"

L'hôtesse :
"J''étais vexée. J'ai refusé."

Camilia :
"Tu as raison"

L'hôtesse :
"Alors, les voisins ont commencé à regarder mes parents de travers. Et comme c'était plus important pour mes parents d'être bien vus par les voisins que de me laisser faire ce que je voulais, je suis partie."
Elles restent en pose.

L'hôte :
"J'ai passé un mois là-bas, j'ai visité les oncles, les tantes, les cousins, les anciens professeurs, les anciens copains, les voisins. Je les ai visités tous sans en négliger aucun. J'avais mon vieux carnet d'adresses et aucun numéro de téléphone n'avait changé. Tout était en place comme les ressorts rouillés que j'avais laissés dans mes cartons. Je ne pouvais pas leur parler de la chambre, du matelas, de mes affaires dispersées à droite et à gauche. Alors, nous échangions des banalités, ils étaient contents avec ça."

L'hôtesse :

Elles se remettent à bouger.
"Mes parents m'ont dit : Va voir ton rêve en Europe. Si tu peux rester là-bas, restes. Mais si tu reviens, tu te maries."

Camilia :
"Oh la la..."

L'hôtesse :
"Il y avait une famille en France. Leurs grands-parents étaient des amis de mon Grand-père. Mes parents les ont contactés pour qu'ils m'hébergent au début."

Camilia :
"Bien"

L'hôtesse :
"J'ai pris l'avion. Quand je suis arrivée, c'était les grandes vacances. Ils m'ont fait visiter la Côte d'Azur."

Camilia :
"Ah, c'est joli là-bas"

L'hôtesse :
"Comme je ne parlais pas français, et qu'ils ne parlaient pas arabe, alors on parlait anglais."
Elles prennent une pose.

L'hôte :
"A la fin du mois, j'avais fini mes visites d'oncles, de tantes, de cousins, de relations, d'amis, de voisins. Je n'étais pas resté seul une minute. Là-bas, dès que tu es seul, on te demande : "Tu es malade?"
Mon frère m'a ramené à l'aéroport. A l'enregistrement, on m'a dit que j'étais venu un jour trop tôt. Mon avion était le lendemain. Je n'ai pas voulu retourner dans ma famille. Je suis allé à l'hôtel."

L'hôtesse :
"Je me suis inscrite à la fac. J'ai appris le français. Tu connais le feuilleton à la télé, "l'inspecteur Derrick"?."

Camilia :
"Bien sûr que je le connais!"

L'hôtesse :
"Au bout de deux mois, je n'avais plus besoin de demander des explications aux amis de mon Grand-père pour comprendre."

Camilia :
(en regardant des chaussures)
"Elles sont moches celles-là"

L'hôtesse :
"Au début je faisais toujours la comparaison entre ici et là-bas."

Camilia :
"Normal"

L'hôtesse :
"Maintenant, petit à petit, ça disparaît.
Je me suis mariée avec le petit-fils des amis de mon Grand-père. Nous habitons une petite maison sur la route d'Allauch. Cet été, je retourne voir mes parents avec mon mari. Ça fait quatre ans que je ne suis pas retournée."
Elles prennent la pose un petit temps puis se remettent à bouger ensuite.

L'hôte :
"Je me souviens quand ils m'ont écrit qu'ils avaient installé le téléphone dans la maison là-bas. Je suis descendu dans une cabine. J'ai fait le numéro. J'ai entendu la voix de ma mère. Ça faisait quatorze ans que je n'avais pas entendu la voix de ma mère. Je n'arrivais pas à parler. Pendant deux mois je l'appelais tous les soirs. Je n'arrivais pas à dormir la nuit, si je n'appelais pas la journée. J'achetais les cartes téléphoniques par trois. Une minute de communication : vingt francs soixante. Une heure : mille deux cent trente six francs. Le temps qu'on me passe ma mère, déjà une carte. A peine le temps de lui parler, j'avais vidé mes trois cartes. J'ai conservé toutes mes cartes téléphoniques usagées. A présent j'en ai plus d'un millier. Elles ne servent à rien. Elles sont dans une boîte à biscuit que je n'ouvre jamais. Mais je les garde."

L'hôte met en route son magnétophone; musique forte et rythmée; l'hôte, l'hôtesse et Camilia s'agitent en tous sens, déplacent les spectateurs; l'hôtesse change de vêtement, prend lunettes de soleil, cigarettes, téléphone cellulaire, coussin; l'hôte commence à organiser le salon.

L'hôte a installé un poste de radio avec musique à fond.
Sonnerie de téléphone.
L'hôtesse arrive, met des chaussons, pose ce qui l'encombre et répond au téléphone.
Elle parle dans un téléphone cellulaire :
"Allo?
Ah...! Bonjour!
Elle baisse la radio
"Tu sais que tu appelles à Beyrouth là? J'ai fait suivre ma ligne."
L'hôte descend un lustre, dialogue gestuel entre lui et l'hôtesse quant à la place du lustre.
-"...."
"Non. Je ne suis ici que pour quinze jours. Moi, tu sais, c'est tout le temps que j'y retourne au Liban."
On dirait que j'y viens, que je bois le café, et que je reviens. Il y a beaucoup de Libanais, ils n'arrêtent pas : Paris-Beyrouth, aller-retour tout le temps. Pour moi, c'est Petit-Paris ici."
L'hôtesse prend une cigarette.
L'hôte lui apporte un cache-kleenex en forme de lit, elle le pose sur la télévision.
-"...."
"Tu vas venir?! C'est formidable! Tu vas voir, ici, c'est un pays pour s'éclater, pour faire la fête. Déjà, ici, ça existe pas les boîtes à lettres. Alors, les factures, les mauvaises nouvelles, les impôts tu les reçois pas. Et la vie, tu verras, ici, c'est rien."
L'hôte lui apporte une poupée à guirlande. Elle prend la poupée et la pose. L'hôte fait la bonne philippinne avec un plumeau.
"En France, une femme de ménage, c'est 55 francs de l'heure. Ici, pour 50 dollars par mois, tu as une bonne philipinne à la maison.
Tu habiteras à la maison, chez mes parents. Tu verras : on est tranquille, ici, on n'a pas de stress ici."
Elle lui fait signe qu'elle veut du feu.
"Nous sommes à l'est. Je vis avec les libanais, moi. Les libanais-libanais, pas les arabes. Il y a les libanais chrétiens, on les appelle libanais, il y a les libanais arabes, on les appelle les arabes."
L'hôte lui amène un revolver dans un cendrier. Il lui allume sa cigarette avec le briquet-revolver.
"..."
Les libanais, ils sont comme toi et moi, ils sont tout à fait comme les français."
L'hôte amène un caterpillar et une grue.
"Par exemple, moi quand je suis arrivée en France, et que j'ai vu tous ces Algériens, j'étais choquée, parce qu'ici, tu vois pas ces têtes. Les têtes en

écharpe et tout. Ça fait comme Toni, mon frère, quand il avait eu un déguisement de bédouin pour Noël; je t'avais montré la photo?"

L'hôtesse déplace une photo encadrée d'un jeune garçon en bédouin.

"Il faisait arabe-arabe. Tu sais que j'ai retrouvé le film de la promesse scout de Toni? Avec le grand camp scout là-haut dans la montagne? C'était juste avant les évènements."

"..."

L'hôte allume la télévision et met en route un magnétoscope. Images d'une famille au bord d'une piscine. L'hote s'amuse avec un tissu et la robe de l'hôtesse.

"La guerre? Moi, tu sais j'ai toujours vécu une très belle vie ici. Ma jeunesse, elle a été très heureuse. La guerre, moi, j'ai rien eu à faire avec la guerre. A l'ouest, il y avait la guerre, et nous on restait à la mer, côté est. Si on faisait un programme, on arrangeait une beach-party ou quelque chose, on voyait les bombes rouges le soir en face. Mais on n'entendait rien. Rien de spécial."

L'hôte fait tomber le cache-kleenex, l'hôtesse le ramasse et le repose sur la télévision....

" Non, comme tu dis : on s'ennuie pas ici. C'est petit le Liban, mais il y a beaucoup de choses. Ici, tu peux skier le matin à la montagne et te baigner l'après-midi à la mer."

"...?"

"yaeni,à la piscine du club. On ne se baigne pas dans la mer, elle est trop polluée. Je te dis, une demi-heure des Cèdres à l'Hollyday Beach s'il n'y a pas les embouteillages."

L'hôte manœuvre un caterpillar téléguidé et renverse des figurines en carton.

"..."

"Oui, il y a beaucoup d'embouteillages...Le bus? tu plaisantes? Ici, sans voiture, tu peux rien faire. C'est stressant, surtout à 3 heures et demie, à la sortie des écoles. Parce que tout le monde amène les enfants en voiture à l'école. Ah oui, même si l'école est à 200 mètres! On ne sait jamais ce qui peut se passer. Les enfants peuvent se faire renverser. Avec tous ces imbéciles qui conduisent comme des fous."

A la télé. : images de communion, et de goûter d'enfants.

"..."

"Le car dont je t'ai parlé, c'était le car de l'école. Quand ma mère m'a inscrite à une école très catholique, très chic dans la montagne, on prenait le car de l'école. Je t'ai raconté? La première chose le matin, c'était l'inspection dans la cour. Un quart d'heure. Classe par classe."

L'hôtesse participe au jeu de l'hôte avec le caterpillar.

-"..."

"Ah, oui, on portait l'uniforme. Une jupe plissée bleu-marine, une chemise blanche, un tablier beige, des socquettes blanches, les chaussures noires bien cirées et le bandeau blanc avec les cheveux tirés au maximum. C'était très strict, pas comme en France. En France, l'école, ça fait pas sérieux."

L'hôtesse se regarde les poils des jambes. L'hôte fait semblant de se raser avec le caterpillar.

"Tu veux que je te dises? En France, il y a trop de soucis. Ici, il n'y a pas de souci. Ici, si tu as de l'argent, tu n'as pas de souci. Les gens qui n'ont pas d'argent, c'est ça leur souci. Mais, en France même si tu as de l'argent, tu as quand même des soucis. Tu sais, avant d'y aller, je croyais que la France c'était vraiment quelque chose de luxe, inimaginable. Je suis arrivée à l'aéroport, et par rapport à ce que disent les journaux, la télé, moi la France je trouvais rien de spécial."

L'hôte veut raser les jambes de l'hôtesse avec le caterpillar. Jeu entre les deux.

"Ce que j'aime en France, c'est les vêtements, les parfums, les trucs comme ça. Par exemple, pour la robe de mariée de ma sœur, on a pris un modèle en France, mais on l'a fait faire à une couturière ici. C'est comme pour la cérémonie, on l'a faite ici mais avec un père jésuite, pour la messe en français. C'est le père Jérôme qui a marié ma sœur. Il était son professeur chez les sœurs. Alors, elle était un peu amoureuse de lui."

"..."

"Je reviens dans quinze jours. Tu veux la vérité? Ici, il fait chaud, la panique, les enfants toute la journée, je suis sur les nerfs."

L'hôtesse repousse l'hôte qui va jouer avec une grue téléguidée et une cigarette.

"Quand je reviens en France, on dirait que je reviens pour passer mes vacances."

l'hôtesse range sa veste, un coussin , etc...

"Je me relaxe en France. Il n'y a pas de bruit, il n'y a pas de klaxon, il n'y a pas la chaleur, la poussière, la panique. C'est trop ici. Il y a une cousine à moi. Ça fait dix-huit ans qu'elle habite en France. Et chaque fois que je lui dit que je vais au Liban, elle pleurniche : et que moi aussi je veux retourner. C'est pas tout le monde qui retourne, hein? Tu sais la vie est devenue tellement chère ici. Pour mettre les enfants à l'école, ça coûte des millions et des millions ici. En France, c'est gratuit. Et puis il y a la retraite en France. Il y a la Sécurité Sociale en France. C'est plus pratique en France. C'est ce que je lui dit toujours à ma cousine : Ecoute, c'est plus pratique en France."

L'hôte regarde la télévision. Images de scouts au Liban.

-"..."

-"Tu voyages lundi? Je serai encore là. Je quitte le 20. Tu arrives à 17h. Bon. Je vais emprunter la voiture de la belle-sœur, et on va venir te chercher à l'aéroport avec Toni. Tu logeras à la maison. Comme ça tu seras dans une

famille libanaise. On a une grande maison. Mais, non. C'est on ne peut plus naturel. C'est l'hospitalité orientale. Alors, le 13, à 17h. Tu me le confirmes par fax?. Je t'embrasse. Bisoux. Bisoux."

Elle raccroche.

Sur le téléviseur, la promesse scout; ces images sont accompagnées par des bruits de mitraillettes, et de bombardement. L'hôte est assis face à la télévision et fume une cigarette.

L'hôtesse éteint sa cigarette, enlève ses lunettes, se change, éteint le magétophone, enlève ses chaussons.

Un temps.

Elle éteint la télévision.

Elle part en emmenant une valise.

L'hôtesse sort de sa valise des savons figurant les maisons, des oranges, des citrons, un âne en peluche. Elle manipule ces objets.

Au deuxième tour de l'âne, musique enregistrée "Ghaba naharon akhar".

L'hôte :
(un peu après le début de la musique)
"C'est l'automne qui arrive. La mer est très agitée, très dangereuse. Le vent souffle. Une tempête se lève. Il y a beaucoup de nuages sur la mer. Le jour disparaît.
Les gens ont peur. Les mères prennent leurs enfants par la main et ils s'enfuient. Les pères prennent leur mères sur le dos et ils s'enfuient. Les soldats entrent dans les maisons, et ils trouvent le café encore chaud sur la table. Les grands frères portent les petits. La mer est démontée. Les gens voient le rouge des balles qui passent à quelques centimètres dans leurs dos. Ils se cachent dans les citernes. D'autres montent sur des barques de pêcheurs. Les familles sont dispersées.
Nous avions une maison. Nous avions un jardin, un potager, des arbres fruitiers. On montait sur l'âne qui faisait tourner la noria. Nous avions un verger avec des citronniers, des orangers. Les arbres ont été arrachés, la maison a été murée.
Encore un jour qui tombe et nous sommes loin de notre pays.
Les gens ont marché dans le désert. Des mères ont porté leurs fils dans leurs bras. Un jour, on leur a dit :
"Vous resterez là, au pied de cette colline."
On a fait une enceinte autour de la colline, on leur a dit : "Vous resterez là, à l'intérieur de cette enceinte". Les gens ont planté les tentes. Ils sont restés dans ce camp. Puis, à l'emplacement des tentes, ils ont construit des baraques.
Camilia vient regarder la manipulation des objets.
Grand-père était pauvre. Il a construit une baraque de ses mains. La baraque était en terre. Il n'y avait qu'une seule pièce qui servait aussi d'étable. La nuit, il n'y avait qu'un rideau entre le lit et les bêtes. Grand-père a construit une seconde pièce en brique. Il a enduit les murs de chaux pour que les souris ne rentrent pas. Il a continué à construire la maison : trois chambres encore et une terrasse. Sur cette terrasse, on posait les matelas par terre, on s'allongeait dessus et on regardait les étoiles. Grand-père était allongé à côté de nous, il nous racontait des histoires, et nous on s'endormait avec ça. L'âne, la noria, le citronnier, la tempête, les navires de pêche, les massacres.
Camilia chante "Ghaba naharon akhar" a cappela.
Le camp est devenu un village. Les gens qui avaient une maison le long de l'enceinte du camp ont agrandit leur maison au-delà de l'enceinte. D'autres les ont imités. Ils ont construit partout autour de notre village. Quand on est arrivé au village, mon frère m'a dit :
"On est arrivé".
J'ai dit :
-"Comment?"
Il m'a dit :

-"Oui, on est arrivé."
Si j'étais arrivé seul, j'aurais traversé le village sans le reconnaître. Je suis monté sur les collines en face pour regarder le village; je ne reconnaissais rien.
Alors, j'ai dit à mes parents :
"Construisez vous aussi. Le prix du fer et du ciment a baissé, alors, construisez vous aussi." On achètera un petit terrain. On construira une petite maison. Un ou deux étages pour commencer. Un troisième étage pour les enfants quand ils se marieront. Au rez-de-chaussée, un petit magasin : alimentation générale-bazar. Le soir, on vendra des glaces, on sortira deux ou trois tables, les gens viendront pour prendre le frais, s'assoir, boire un coup, discuter. On aura notre maison à nous. Une maison dont on ne pourra pas nous chasser. Grand-père avait construit trois maisons adossées à la colline. La première maison en terre s'est écroulée, les murs de la seconde sont crevés, et la troisième, la plus belle est en bon état. Elle est au sommet de la colline. C'est une maison immense. On la voit de loin. Grand-père est mort, et mes trois oncles se battent pour cette maison.
L'hôtesse sort un petit camion, l'arrête face à Camilia qui s'éloigne.
Le village est devenu un bourg. Ce bourg s'est étendu. Il a absorbé d'autres villages alentours. Et le bourg est devenu une ville. Et cette ville a rejoint d'autres villes. Peut-être n'y a-t-il ni ville, ni bourg, ni village, ni camp mais une seule maison. La maison de Grand-père qui est devenue énorme. Nul ne sait où elle commence et où elle finit. Vous poussez une porte, vous descendez dans un couloir; là, il y a encore les fondations de la maison en terre. Vous montez un quelques marches et vous voilà à l'air libre, une cour, un puit, une noria, un citronnier. Quelques marches encore, un couloir, des portes entrebaillées, une pièce où une femme fait la cuisine, les enfants se chamaillent, un homme regarde la télévision. Un escalier en colimaçon, vous êtes sur les toits. Un homme fait voler ses pigeons en agitant un chiffon noir. Vous marchez sur le toit, vous descendez un escalier, et vous débouchez dans un terrain vague. Une grande maison. Des barbelés. On dit que c'est la maison de notre Grand-père. Ses arcades sont murées par des parpaings, et il est interdit de s'en approcher. L'aîné des oncles prétend que cette maison lui appartient. Il a expulsé ceux qui y habitait. Il s'est enfermé à l'intérieur et interdit à tous d'y retourner. Je ne me souviens que de l'intérieur de la maison. Il y avait ces mêmes arcades. Mais toutes les maisons ici ont des arcades. Même lorsque je suis dehors, j'ai le sentiment d'être à l'intérieur de la maison. Nul ne sait si les parpaings et les barbelés qui obturent les arcades de la maison nous interdisent d'y retourner, ou si ils enferment l'oncle devenu fou à l'intérieur. Toutes les maisons de la ville se divisent entre les enfants."

La lumière descend durant tout le dialogue suivant.
L'hôtesse :
"A Siwa, les ânes braient tous ensemble le matin."

L'hôte :
"Puis entre les petits-enfants."

L'hôtesse :
"A Jaffa, les hélicoptères tournent très bas au-dessus des toîts."

L'hôte :
"La ville se divise et se construit sans fin."

L'hôtesse :
"A Hama, le grincement des norias résonne jour et nuit dans la ville."

L'hôte :
"On entasse des pierres sur d'autres pierres."

L'hôtesse :
"Au poste frontière de Gaza, les militaires Egyptiens s'appellent : "Ya Abdo!"

L'hôte :
"Des maisons sur des maisons."

L'hôtesse :
"Partout, on entend les appels des chauffeurs de taxis collectifs, mais à Aqaba, ils répètent : "Amman, Amman, Amman."

L'hôte :
"Les rues rétrécissent."

L'hôtesse :
"A Chtaura, on vous dit : "Change money? Change money? Change money?"

L'hôte :
"Les maisons montent de plus en plus haut."

L'hôtesse :
"A Saïda, les vendeurs de quatre saisons interpellent le chaland en criant : "Fi bassel, fi banadura."

L'hôte :

"Le vent ne circule plus."

L'hôtesse :
"Dans le car entre Damas et Homs, le son de la télé est saturé."

L'hôte :
"L'air est poisseux le soir, chargé de poussière de ciment."

L'hôtesse :
"A Alexandrie, il y a un chauffeur de minibus qui écoute toute la journée Hakim à fond en chantant sur la musique."

L'hôte :
"La maison a dévoré le désert,"

L'hôtesse :
"A Alep, les porteurs d'eau font teinter leurs tasses en métal comme des castagnettes."

L'hôte (en même temps que l'hôtesse) :
"les vallées, la montagne, le rivage de la mer. "

L'hôtesse :
"A Deir-ez-Zor, les cyclistes en galabieh blanches font teinter leurs sonnettes."

L'hôte :
"La tempête bat les murs de la maison."

L'hôtesse :
"Partout on entend les klaxons des voitures, mais au Caire, ils sont plus doux."

L'hôte :
"Encore un jour qui tombe, c'est l'automne qui arrive."

L'hôtesse :
"A Damas, les voiture jouent la lambada quand elles reculent."
L'hôte fait tourner une toupie qui joue la lambada.
A Jérusalem, les curés guident les pélerins en parlant dans des mégaphones.
A Amman, les nuées d'hirondelles volent en trissant au dessus de la ville.
Dans la Bekkaa, le petit train du Luna Park tourne en faisant..."
L'hôte fait tourner une toupie qui joue la musique du petit train.

"Partout, on entend l'appel du muezzin, mais à Beyrouth, il ne vient que d'un côté.
Dans les jardins de Tadmor, les générateurs électriques qui alimentent les pompes à eau tournent toute la journée.
J'ai rapporté une petite cloche. Je l'ai trouvée par terre. Elle était pleine de boue. En France, j'entendais le tintement de la cloche, et je ne sais pas pourquoi, tout d'un coup, je me mettais à pleurer."
Noir.

Toute la scène suivante est éclairée par des lampes torches manipulées par l'hôte et l'hôtesse.

Camilia :

"Je m'éloigne de ma mère; une bande d'enfants s'empare de moi. Ils m'aspergent d'essence; l'un d'eux craque une allumette; une petite fille qui passe par là m'achète. Je m'installe dans sa maison. Je dors dans sa chambre, je joue avec elle, je mange dans la cuisine, je me promène dans le jardin. Des semaines passent. Les volets sont fermés alors qu'il fait jour dehors. Il y a de l'orage. Nous restons toute la journée dans la cuisine. Un jour, je vais dans la cuisine, il n'y a plus personne. Il n'y a plus un bruit dans la maison. Je cherche dans le couloir, dans le salon, dans les chambres; j'appelle, personne ne vient. Des éclairs rouges derrière les persiennes. J'ai faim. Des jours passent. Un jour j'entends des pas dans l'escalier.C'est le gardien de la maison. Il me donne à manger. Parfois il ne vient pas plusieurs jours de suite. L'orage s'arrête et le père revient. Il m'attrape, et m'enferme dans une caisse. La caisse est chargée dans le coffre d'une voiture. J'entends les pneux crisser, les klaxons. La voiture s'arrête. On déplace la caisse. Ça sent le kérozène. Mes oreilles comme percées. Je m'endors. Quand, on ouvre la caisse, il y a la petite fille, son frère, sa mère, son père. La petite fille m'embrasse. Elle m'emmène dans sa chambre. Cette maison est plus petite que l'autre. Je veux sortir; on me l'interdit. La petite fille passe toutes ses journées avec moi. Un jour, elle m'attrape, et m'enferme dans la caisse. A nouveau, l'odeur du kérozène, les oreilles comme percées, je m'endors. La caisse est chargée dans le coffre d'une voiture. Les pneux crissent. La voiture roule. Arrêt. On ouvre le coffre. On ouvre la caisse. C'est la nuit. Un homme m'éclaire avec sa torche. Derrière lui, il y a des hommes avec des armes. L'un d'eux contrôle les papiers.

L'hôte :

Il regarde des passeports.

Il braque une lampe-torche sur l'hôtesse.

"Qui c'est Cacahouette?"

L'hôtesse :

"C'est mon chat."

L'hôte :

"Pourquoi il a un passeport ton chat?"

L'hôtesse :

"C'est pas un passeport, c'est le carnet de santé donné par les vétérinaires en France."

L'hôte :
"Je te l'achète mille dollars, ton chat."

L'hôtesse :
"Pas question."

L'hôtesse reprend les papiers et s'en va.
Un temps. Lumière.

L'hôtesse :
"Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, suite de la visite de la Maison d'Orient. Par ici s'il vous plaît. Suivez le guide. Attention à la marche."
L'hôte éclaire l'hôtesse avec le projecteur de diapositive. Blanc.

L'hôtesse :
"Le Cabinet des Sagas."

L'hôte manipule le projecteur de diapositives, bruit de mitraillettes. Blanc.

L'hôtesse :
Elle montre une balle dans un sachet plastique.
"La balle de M. A. Balle tirée par un fusil de l'armée israélienne le 5 mars 1989 à Gaza. Motif du tir : jouait au foot-ball durant le couvre-feu, puis lançait des pierres. Balle logée dans l'aine après avoir pénétré par le sexe, non extraite à l'hôpital de Gaza. Motif : trop grande proximité avec un nerf."
Diapositive. : image d'un jeune homme à Gaza.
"M.A"
Blanc.
"Le projectile sort du territoire israélien le 17 janvier 1990 en compagnie de M. A. Entrée en territoire grec le même jour. Motif du voyage : poursuite des études universitaires de M. A. en République Yougoslave. Deux refoulements successifs, une interpellation, et une expulsion du territoire yougoslave. Motif : Documents de voyage délivrés par un état dont la République Yougoslave ne reconnait pas l'existence."
Nouvelle diapositive : même photo en plan rapproché.
"Séjour illégal de M. A. en Grèce. Motif du non-retour dans le pays d'origine : Inscription par l'administration israélienne sur le document de voyage de M. A. d'un tampon lui interdisant de revenir avant neuf mois."
Blanc.

"Mariage devant le consul de France à Athènes de M. A. avec une ressortissante de nationalité française. Première demande de visa de M. A. pour la France en janvier 1991.Refus de l'administration française."

Blanc.

"Lettre des jeunes époux au Président de la République Française. Octroi du visa."

Nouvelle diapositive : photo encore plus rapprochée. Blanc.

"Arrivée sur le territoire français du projectile, du receptacle et de son épouse le 3 juillet 1991. Séjour dans la belle-famille à Cogolin (Var), puis installation à Paris des époux A. Admission de M. A. à l'hôpital du Val de Grâce le 2 Août 1992. Extraction de la balle ce même jour. Signe particulier du projectile : est fabriqué en France. Convocation immédiate de M. A. devant un officier de police judiciaire. Preuve de l'authenticité de l'alibi produit par le prévenu : certificat de l'Autorité Palestinienne reconnaissant à M. A. avoir été blessé lors d'affrontements avec les forces d'occupation."

Nouvelle diapositive floue sur laquelle l'hôte zoome puis blanc.

Conclusion de l'officier de police judiciaire : libération du suspect. Autorisation d'emporter la pièce à conviction repertoriée sous le N° NA 8829- balle 1."

L'hôte éteint le projecteur de diapositives. Les lumières de la salle se rallument.

"Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, le Cabinet des Sagas est immense. Outre la Saga du Chat et la Saga de la Balle, il contient : la Saga de la Famille qui Economise durant vingt ans pour acheter une maison dans le centre de Beyrouth et rentre dans ses murs cinq jours avant le début de la guerre."

L'hôte :

"La Saga du Fabricant de Tentes à Yabroud qui attend les jours de pluie pour que les bédouins viennent le payer."

L'hôtesse :

"La Saga de la Jeune Artiste descendue de son village dans la montagne pour chanter dans des cabarets de Damas..."

L'hôte :

"...Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, le catalogue du Cabinet des Sagas est une saga en soi. D'aucuns pourraient en trouver l'énumération fastidieuse.. Je signale à l'attention de mon aimable auditoire que le Cabinet des Saga contient un Bureau des Anecdotes dont le contenu est loin d'être négligeable : anecdote du vieil alexandrin qui écrivait cent un alexandrins par jour."

L'hôtesse :
"Ou encore anecdote du pull tricoté par un jeune Beyrouthin cloîtré chez lui durant la guerre."

L'hôte :
"Anecdote de l'habitante de Jaffa qui apprenait par cœur des chansons françaises dont elle ne comprenait pas un mot."

L'hôtesse :
"Anecdote de la pièce fétiche donnée à un jeune Alépin par son père le jour où celui-ci mourut."

L'hôte :
"Anecdotes de la boîte de pastel."

L'hôtesse :
"Des poissons."

L'hôte :
"Des hosties frappées de la photo du Christ."

L'hôtesse :
"De l'œil en céramique bleue sur lequel il est écrit Welcome... "

L'hôte :
"Mesdames, mesdemoiselles messieurs : la richesse du Bureau des Anecdotes excède presque les capacités de stockage de la Maison d'Orient..."

L'hôtesse :
"Mesdames, mesdemoiselles messieurs : le plus grand trésor de La Maison d'Orient est indubitablement le coffret des sensations où sont recelés la joie d'un Libanais qui danse avec ses amis sous les bombes à Beyrouth pour fêter la naissance de son fils à Marseille."

L'hôte :
"La tristesse d'une Palestinienne regrettant les oiseaux de son pays."

L'hôtesse :
"Le malaise d'un jeune garçon déguisé en femme durant une fête costumé."

L'hôte :
"Sans oublier des sensations physiques comme l'odeur du cyclamen sauvage, le goût du thym , la chaleur du soleil d'automne..."

L'hôtesse :
"Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, Cabinet des sagas, Bureau des Anecdotes, Coffret des Sensation : voilà des objets qui mériteraient tous d'être gravés à l'intérieur de l'œil pour l'édification de leurs spectateurs."

L'hôte (en se dirigeant vers la sortie) :
"Hélas, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, le temps qui nous est imparti pour cette visite ne nous laisse pas le loisir d'ouvrir ces nouvelles portes de la Maison d'Orient.
Mais sans doute serait-il présomptueux de prétendre découvrir La Maison d'Orient en une unique visite, alors que nous-mêmes, qui en sommes les hôtes, n'en connaissons pour ainsi dire que l'antichambre."

L'hôtesse :
"Nous vous remercions, Mesdames, mesdemoiselles, messieurs de votre attention. Au revoir."

L'hôte :
Il ouvre la porte.
"N'oubliez pas le guide, s'il vous plaÎt."
Les spectateurs sortent.

"DES VOIX DANS LA MAISON D'ORIENT"

Corine Miret - Stéphane Olry

Annexe : histoire de Jacques Balian.

Le texte suivant doit être dit par Jacques Balian. Comme celui-ci raconte sa propre histoire, il lui est loisible d'improviser sur ce canevas. Cette intervention de Jacques Balian peut intervenir, soit à la suite de la chanson "Tous les deux sur la corniche", p. 7; soit à la toute fin du spectacle après l'histoire de la balle, p. 18. C'est une partie en soi du spectacle. Elle n'est ni coupée, ni illustrée par les autres interprètes. Elle est dite le plus simplement possible.

Jacques :
"Je suis né à Lattaquie, en Syrie.
Mon grand-père était dentiste-médecin-pharmacien à Lattaquié. Je me rappelle, il m'avait même arraché une dent. J'avais peur. Il m'a dit :
"Va. Va. Ouvre la bouche, n'ai pas peur : je veux frotter ta dent avec de la graisse d'acier".
Ma tante m'avait amené au cinéma à Lattaquié, et on avait vu un film sur Napoléon. J'avais trois ans. C'était en 1930. Ce n'était pas muet, on entendait les bombardements. La copie était bleuâtre, je me le rappelle.
Ma tante s'occupait beaucoup de moi. Elle me faisait parler. Un jour, elle me demande :
-"Qu'est-ce que tu veux être?"
Je lui ai dit :
"Je veux être Dieu." Je me rappelle.
"Si tu ne peux pas être Dieu" m'a-t-elle dit "qu'est ce que tu veux être?"
-"Je veux être tankiste. Conducteur de tanks. Pour détruire les maisons. Mais je prendrais bien garde de ne pas détruire la notre."
Je me rappelle aussi, il y avait des chameaux, des ânes chaque matin devant la cour de la maison qui criaient. Et ça me faisait peur.
Mon père travaillait à la Régie des Tabacs à Lattaquié. Quand il a été licencié, il est allé trouver du travail au Liban. C'est là que j'ai fait mes études dans un collège dirigé par des pères jésuites, puis à l'université St Joseph. J'ai été étudiant aux Beaux-arts de Beyrouth, au Conservatoire National, dans la section d'art dramatique. On jouait des petites pièces de pantomime, "Le coche et la mouche" de La Fontaine par exemple. Je faisais le curé. On m'avait fait un ventre. La mouche c'était une jolie fille, une bien charmante jeune fille et qui me taquinait. Lili Rastapopoulo. Son père était directeur d'une banque. C'était des grecs qui vivaient au Liban. C'était en 50 ou en 49.
Je jouais de l'accordéon, de la guitare. Je jouais des airs que ma tante m'avait appris. Elle était une fille très moderne. Elle chantais des chansons de Tino Rossi, , "Lorsque descend le crépuscule", "J'attendrai" de Rina Ketty. Ma tante était couturière, haute-couture. Elle était artiste peintre, et elle jouait du banjo. Elle m'a influencé ma tante.

Les trois mois d'estivage, on montait à la montagne. Abadiyyé, Arraya, avec mes parents. Et Rassoun avec ma tante. On prenait des locations pour trois mois. Parce que vivre à Beyrouth en juin, juillet, août, c'est infernal. C'est humide et chaud. Dans la montagne on étudiait, on errait, on gambadait. Mon frère grimpait dans les arbres. Mon père faisait l'aller et retour en train, mais après il fallait marcher. Il y avait quelques kilomètres après le train. Le train s'appelait DHP : Damas, Hama, et Prolongements. Il fallait faire Arraya, Alley, Ramboun, Sofar, Chtora... et après c'était Damas, et puis Hama, et Alep. Prolongements, c'était plus loin. C'était très agréable, ça passait à travers les forêts. Ça passait dans les tunnels. C'était des locomotives à charbon. On avait des petites particules de charbon qui rentraient dans les yeux. Cela faisait mal. Il fallait fermer les vitres quand on passait dans les tunnels, sinon, on recevait toute la fumée à l'intérieur.
J'ai étudié par correspondance avec une école française, l'Institut National d'Electricité. Dans ma chambre à coucher, je fabriquais des radios, j'ai fait des dépannages. Je travaillais jusqu'au matin. Je préférais travailler la nuit. Dans le silence. Et mon premier client a été l'Amicale du Lycée Français de Beyrouth. Ils m'ont acheté un radio-pick-up.
J'ai voyagé deux ans à travers la Syrie pour installer la climatisation dans les nouveaux centraux téléphoniques. J'ai travaillé aussi pour la Shell Exploration Compagnie à Qatar ensuite. On climatisait les bungalows des ingénieurs sur les exploitations de pétrole, les bateaux qui cherchaient le pétrole dans la mer. Ils font exploser de la dynamite et après avec les ondes, ils savent si il y a du pétrole ou pas.
L'Evèque arménien-catholique de Montevideo avait écrit un article élogieux sur Montevideo dans notre journal. J'avais toujours rêvé de l'Amérique Latine, le Brésil, l'Argentine. Alors, je suis allé à Montevideo. J'avais acheté la méthode Assimil, et à bord du bateau comme j'étais entouré de touristes latino-américains qui parlaient tous espagnol, avec leur aide, j'ai vite appris. Quand j'ai débarqué, je parlais déjà espagnol. Le navire faisait Beyrouth, Marseille, Rio de Janeiro, Montevideo. Je me souviens. Quand je suis arrivé dans la baie de Rio de Janeiro. J'ai écrit une lettre à mon père avec un poème. J'écrivais : "Les arbres sur le rivage de la baie sont penchés vers la mer comme des animaux qui s'abreuvent".
A Montevideo, j'ai pris un chauffeur de taxi. Je lui ai dit : "amenez-moi dans un hôtel pas trop cher." En prenant mes valises, il voit mon nom dessus, Balian. Et en arménien, il me dit : "Tu es arménien?" Je dis oui. Il me dit "Moi aussi, je suis arménien." Il m'a donné sa carte, il m'a dit "On t'aidera à trouver du boulot. Si tu tombes en panne d'argent, on te donnera de l'argent. Je suis communiste. C'est notre parti qui te prétera." Ensuite, j'ai trouvé du travail à l'Usine Générale Electrique. Un mois après, j'étais titularisé et chef de fabrication. C'est un peuple charmant, très accueillant, très serviable. J'ai visité beaucoup de contrées, et un peuple aussi agéable : impossible de

trouver ailleurs. Par exemple, j'avais fait la connaissance d'un arménien qui vendait des articles pour femmes, des bas, des articles de toilette, habillement. Et les gens disait :
"Pourquoi, Monsieur, chez vous c'est plus cher? Le même article, je le trouve moins cher à Tel endroit."
Et lui leur disait :
"Mais moi, j'ai six enfants. Il faut que je les nourrisse. Donc, il faut que je vende un peu plus cher".
-"Ah bon, alors d'acord. Si vous avez six enfants, vous avez raison". Et les gens achetaient chez lui parce qu'il avait six enfants.
En 58, j'ai voulu retourner au Liban. Sur le navire j'ai fait un rêve. J'étais au carrefour de Kola, à Beyrouth. Et je voyais des soldats cachés derrière des sacs de sable, avec des mitrailleuses. Et j'entendais les bombardements. Je me suis réveillé. A l'époque personne ne parlait de guerre au Liban. C'était inimaginable. Et quand je suis arrivé, la guerre de 58 avait commencé. Je me souviens. Un jour, on m'a appelé pour que j'aille réparer la climatisation dans l'appartement de Dany Chamoun. Je suis allé avec ma camionette. C'était un appartement moderne avec de grandes verrières. On m'a dit : "Prenez garde à bien vous pencher tandis que vous travaillez, à cause des snippers." Et quand j'ai eu fini, je suis reparti. Et à peine j'avais fait deux cent mètres dehors, que ma camionnette a été soulevée par le souffle d'une explosion. C'était une bombe qui avait été déposé dans la boite aux lettres de Dany Chamoun et qui avait explosé dans le hall de l'immeuble. Je ne suis pas resté longtemps à Beyrouth. Toute ma famille était en France. Quand mon oncle a su que je voulais me marier, il m'a dit : " Nous avons une voisine qui est charmante, qui est bien. Viens que je te présente". Je l'ai vue et elle m'a plu. On s'est marié vite, vite. Parce que c'était la guerre, et ce n'était pas possible de faire beaucoup d'aller-retour avec Damas. Quand ma femme a été enceinte de Brigitte, ma mère m'a écrit : "Fais à ce que ta femme enfante en France, et que ta fille devienne française." Elle a été conçue à Beyrouth, et elle est née en France.
Je suis retourné au Liban quand mon père est tombé gravement malade. Il avait une cirhose du foie. Je l'ai amené à l'hôpital américain à Beyrouth. Et le soir quand j'ai quitté, le médecin m'a demandé mon numéro de téléphone. Il voulait pouvoir me prévenir si mon père ne passait pas la nuit. Je suis rentré chez moi. Et dans ma chambre j'ai crié : "Dieu! Laisse mon père vivre encore six mois! Laisse mon père vivre, qu'il vienne en France et voit ma fille!" Mon père était un amoureux de la France. Toute sa vie il avait révé de venir en France. Et je pleurais : "Dieu! Fais que le téléphone ne sonne pas! Fais que mon père vive encore six mois! Fais que je puisse l'emmener en France!". Et quand le jour s'est levé, le téléphone n'avait pas sonné. Je suis retourné à l'Hôpital américain. Le docteur m'a dit que mon père avait bénéficié d'une rémission incompréhensible. Dès qu'il s'est rétabli, mon père est venu en

France. Il a vu ma fille. Et six mois jour pour jour après cette nuit là, mon père mourrait. "Pourquoi tu n'as demandé que six mois?", me demande toujours ma sœur.